

Le mythe de ziziphe.

Ce qu'on observe dans la répétition du fort da (0, 1), ce n'est pas le réel qui ne cesse de revenir, mais la lutte contre une représentation (symbolique) qui risque de revenir : celle de mon absence. C'est tout simplement le mouvement du refoulement, accompagné d'un gain : la maîtrise. Je fais revenir la mort, c'est moi qui en décide, ce n'est pas le hasard. C'est-à-dire que de cette représentation de l'absence, j'en tire le bénéfice d'une représentation de la présence, parce que c'est moi qui décide de l'absence. C'est une façon de se faire naître, au moment où l'on a affronté la mort. Ça, c'est exactement ce que dit Freud du fort-da.

Beaucoup de gens, répétant Lacan, parlent du « réel de la mort ». Ils en déduisent que traumatisme, c'est la rencontre avec le réel.

Pour moi la mort n'est pas un réel. Elle est, elle aussi, parfaitement symbolisée. Elle croule même sous les symboles, dans les cimetières, dans les cérémonies, dans les religions en général.

"C'est bien cette « mauvaise rencontre » du réel du sexe et de la mort (Lacan, 1964, 63-75), qui caractérise le traumatisme en tant qu'impossible, qui revient toujours à la même place," (Brigitte Quintilla)

Dans cette phrase, Brigitte Quintilla fait une remarquable condensation des contradictions de Lacan. C'est à partir de 53 qu'il présente le réel comme revenant toujours à la même place, comme les étoiles dit-il. En même temps, il dit que c'est l'impossible. Or il est parfaitement possible de repérer la place des étoiles et même de prévoir où et quand elles vont apparaître. C'est déjà une contradiction interne.

La rencontre avec le réel de la mort ne peut pas faire trauma, si après, on est mort ! et si on survit c'est bien dans le symbolique que ça se passe, en vertu de ce que mon absence possible a pu m'effleurer alors que je reste présent. Absent-présent, c'est le fort da, c'est le symbolique. C'est toujours le symbolique qui fait trauma, pour cette simple raison.

Brigitte Quintilla fait état de la théorie de Lacan, en effet. Elle a infiltré tous les milieux et maintenant tout le monde la répète. Ça n'empêche que je la trouve erronée, non pas au nom d'une autre théorie, mais de mon expérience. Surtout lorsqu'on associe le sexe et la mort. Le sexe, tout particulièrement est absolument dans le symbolique car c'est une différence. Et Lacan ne se prive d'ailleurs pas de toujours ramener le symbolique à la différence, en contradiction avec cette affirmation du "réel" du sexe et de la mort. Dans le réel - c'est sa caractéristique- il n'y pas de différence, rien ne manque. Lacan l'a dit comme ça aussi, d'ailleurs, en contradiction avec tout le reste. Et la mort c'est la différence entre la vie et la mort, la présence et l'absence.

Le sexe est une différence qui apparaît aux enfants sous le même registre que le fort-da : présence, absence du phallus. Avec sa conséquence imaginaire : c'est dû à la castration. Et ça, c'est traumatique. C'est pourquoi ce trauma initial, profondément refoulé, ressurgit chaque fois que la présence-absence est évoquée. Ça ressurgit par exemple dans le trauma que s'infligent beaucoup de jeunes filles : se scarifier, pour être celle qui donne la castration au lieu de la subir.

Je n'ai pas dit qu'il fallait mourir soi-même pour rencontrer le réel. Ça ne correspond d'ailleurs pas à ma définition du réel. J'ai dit que, lorsqu'on meurt, la question du trauma ne se pose pas. J'ai dit qu'on pouvait éprouver l'effroi d'une mauvaise rencontre, et que cela pouvait faire trauma. Mais pourquoi ?

La mort n'est pas qu'un aller simple : quand on a échappé à un attentat, quand on revient d'un champ de bataille, ou d'un accident de voiture, ou même d'une maladie grave, d'une agression, on l'a vue passer tout près. Elle est venue, et elle est repartie : fort, da, mais dans cette idée que c'est moi qui suis parti et revenu. C'est cet éprouvé d'une possible absence dans la présence qui fait fort-da et qui fait trauma. Dans le réel rien ne manque : c'est une formule de Lacan. Or, quand on vient d'effleurer la possibilité de manquer au monde, c'est bien que ce manque est symbolisé. Comme l'enfant qui répète son geste de multiples fois, alors le traumatisé va répéter aussi, dans ses rêves, ou dans des pensées obsédantes en vie de veille. C'est exactement le même processus.

La source du traumatisme n'est donc pas dans le réel, mais bien dans le symbolique.

En 64, séminaire XI, Lacan change complètement : le réel c'est la rencontre (τυχη), dit-il, ajoutant toujours que c'est l'impossible. La rencontre, ce qu'on ne pouvait pas prévoir. C'est en contradiction complète avec sa position précédente, mais il n'en souffle pas un mot. Parce que si c'est une rencontre, comme un accident, une maladie une agression ou je ne sais quoi, alors, ce n'est pas quelque chose qui revient toujours à la même place, c'est au contraire un événement exceptionnel. Et puisqu'elle a eu lieu, cette rencontre, c'est donc qu'elle a été possible. Donc où est le rapport avec l'impossible ?

Le rapport avec l'impossible, Lacan ne le dit pas mais il est là : dans les cours de Koyré qu'il a suivi à l'école pratique des hautes études. Koyré définissait en effet le réel par l'impossible. Mais il ne parlait pas du réel de la psychanalyse, il parlait de la réalité scientifique. Il parlait de ceci, que les phénomènes s'expliquent par des lois qu'il est impossible d'observer dans leur pureté. La chute des corps, sur terre, donne à observer que les objets tombent plus vite en fonction de leur masse. La loi de la chute des corps s'écrit pour des corps tombant dans le vide, ce qu'on n'observe pas sur terre.

"Le mouvement est comme rien" écrit Galilée. C'est la loi du mouvement inertiel : un objet en mouvement dans le vide va tout droit sans jamais ralentir. Ce qui est impossible à observer dans notre monde, où tout ralentit si on n'ajoute pas une force destinée à compenser. Tout cela est parfaitement repéré par des lois, c'est-à-dire, du symbolique. L'impossible ne s'applique donc pas au réel, mais à la réalité physique (loi impossible à observer) en tant qu'elle se distingue de la réalité phénoménologique (observable).

Le réel de la psychanalyse, il faut l'entendre comme "l'impossible à symboliser", mais Lacan oublie toujours de compléter la phrase par le "à symboliser". Ce qui me laisse entendre qu'il n'a pas compris l'enseignement de Koyré. Il en a fait un décalque qui ne convient pas.

Le réel que j'ai rencontré dans mes rêves, et dont je rends compte dans le bouquin ci-dessous, c'est la mémoire de sensations recueillies en vie de veille, tout au long de la vie, et restées hors symbolique. Ce n'est pas un extérieur à nous, comme le réel de la physique, c'est un intérieur.

Lundi 22 février 2021

PS2 :

En rapport avec la présence-absence du phallus, Le fort-da, c'est le mythe de ziziphe. Pour plus de précision sur le réel :



Richard AMBON

ABORDS DU RÉEL
Une exploration de l'ombilic des rêves

Richard AMBON

ABORDS DU RÉEL

Une exploration de l'ombilic des rêves



Psychanalyse et civilisations

L'Harmattan

ISBN 978-2-336-00000-0 - 176 pages - Broché - 2017 - 19,90 €